

Une lecture de la correspondance Lou Andreas-Salomé-Anna Freud : le père écrivain, un accès à l'écriture féminine¹

Notre lecture de cette correspondance particulière — qui relie en fait trois personnes : Lou Salomé, Anna Freud et Freud, toujours présent comme en point de fuite dans la perspective de l'échange — a été guidée par un fil qui court tout au long : le rapport très différent que chacune des deux épistolières entretient avec le texte freudien au moment de la fondation, avec l'écriture, toujours sur le métier, de Freud. En effet, de l'écriture des œuvres de Freud, il est très souvent question : des conditions matérielles de l'activité écrivaine d'abord — les lieux, les heures en sont souvent précisés, de la réception de ses textes ensuite par l'une et l'autre, de la position différente qu'elles entretiennent par rapport à un texte freudien présent comme en surplomb. Qu'en résulte-t-il pour leur propre écriture et pour leur position subjective respective ? Cette question, lisible en filigrane mais qui traverse toute la correspondance, rejoint celle de modes d'inscription différents dans la psychanalyse qui s'écrit, dans les institutions qui se fondent et vient s'articuler avec le thème central : la transmission du féminin. Deux rapports à l'écriture et au texte donc, mais aussi deux versions du père et deux positions différentes par rapport à l'institution.

En un premier temps, nous envisagerons la position d'Anna par rapport à l'écriture à travers le texte de la communication prononcée pour son admission à la Société de Vienne, le 31 mai 1922, qui s'intitule *Schlaguephantasie und Tagtraum*². Dans quel contexte se déroule la présentation de ce travail personnel ? Anna Freud est âgée de vingt-six ans, elle a terminé une première analyse avec Freud (automne 1918-mai 1922) ; elle ne reçoit pas encore de patients mais c'est bien son devenir analyste qui est en jeu. Freud a demandé à Lou « d'accueillir cette enfant » et de la guider. Une correspondance s'engage en 1919 et, après une rencontre à Vienne en Novembre 1921, elle sera placée sous le signe de l'intime. D'emblée, Lou évoque un rêve où Anna et elle sont en marche vers un « but commun ». Il s'agit, dit-elle, de « s'établir au plus profond

¹ Intervention prononcée lors de la soirée librairie du 17 octobre 2007, organisée en commun par l'EPSF et *la lettre lacanienne* autour de la correspondance Lou Andreas-Salomé-Anna Freud.

² Le texte est paru dans *Imago* en 1922. Il est présenté sous le titre : « Fantasme d'être battu et rêverie » dans *Féminité mascarade*, études réunies par M. C. Hamon, traduction par Claire Christien, Paris, Seuil, 1994, pp. 57-75.

et au plus intime³ » de l'autre — intimité médiatisée par le transfert à Freud. (14L)

Le traducteur, Stéphane Michaud, qui est aussi le biographe de Lou Salomé⁴, a intitulé cet échange « À l'ombre du père ». Qu'en est-il ? Lou Salomé s'identifie bien à la « fille-Anna », comme en témoignent ces formules qui viennent sous sa plume : « Transmets ma réelle affection à ton père avec des baisers d'Anna de ta Lou ». Mais Freud est-il mis pour autant dans la même position de père⁵ ? C'est en cernant la position très différente des deux femmes par rapport à l'écriture freudienne — la figure du père écrivant d'une part, le texte freudien fondateur de l'autre — que nous tenterons de répondre à cette question.

Ce que Freud a demandé à Lou, c'est, quand elle sera en position de confidente intime, de guider Anna dans l'élaboration des fantasmes et rêveries diurnes qui l'occupent au point de la plonger dans un « engourdissement ». Cette élaboration, les deux femmes la poursuivront ensemble jusqu'à l'achèvement de la communication d'Anna à la Société de Vienne, texte revu et corrigé par Freud. Mais, par ailleurs, Lou tentera une autre intervention, plus conforme à son génie propre et inspirée par son rapport personnel à l'écriture : elle proposera le passage du fantasme — et de la rêverie diurne — à l'écriture romanesque, à son sens thérapeutique. On retrouve ici la pente de Lou écrivain et sa confiance dans le travail de sublimation créatrice. La voie de l'écriture romanesque lui paraît capable de sortir Anna des rêveries envahissantes qui la conduisent à la masturbation. Elle va créer autour d'Anna un climat propice, lui faisant lire ses propres romans (dont *Rodinka*, que Freud lit aussi), ou ses pièces de théâtre, recopiant pour elle les *Elégies* de Rilke pour les lui faire lire avant leur parution (en juin 1923).

Cette voie, qui s'est avérée si fertile pour Lou, va vite se révéler un échec : Anna esquisse péniblement quelques pages d'un roman au titre empreint d'autodérision : *Henri Laborieux (Heinrich Mühsam)* (43A). Mais Anna, qui ne cesse de confectionner des vêtements pour son amie, se révèle plus habile à tisser de ses mains des fils de laine ou à manier crochet et aiguilles pour vêtir Lou d'« enveloppes » qu'à entretenir des mots : son échec à passer du tissage au texte semble témoigner de sa difficulté d'accès à ce dont le tissage est la métaphore. L'étymologie vient en effet éclairer ce qu'ont de commun le tissage, le tissu qui en résulte, et le texte : les deux dérivent du latin *texere, textum*. La

³ *Correspondance Lou Andreas Salomé – Anna Freud, À l'ombre du père*, Paris, PUF, 2006(14 L). Les lettres sont citées d'après la numérotation de l'édition, la lettre L renvoyant aux lettres de Lou, la lettre A aux lettres de Anna Freud.

⁴ S. Michaud, *Lou Andreas-Salomé, l'alliée de la vie*, Paris, Hachette, 2000.

⁵ La correspondance Freud - Lou, elle aussi, montre bien qu'elle occupe cette position de fille que permet le jeu identificatoire avec Anna : « comme si j'étais un morceau de très vieille Anna, irrévocablement attachée à vous ». Lou Andreas Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 2001, 3 mai 1925, p. 192.

métaphore archaïque du tissage⁶ conjoint le tissu et le texte et, le tissage langagier, l'entrelacement des lettres et des mots venant à être métaphorisé par l'entrelacement des fils de la trame sur ceux de la chaîne : ainsi se produit l'assemblage. C'est en tissant des fils de laine qu'Anna produit son assemblage propre : ainsi peut-elle revêtir Lou des vêtements tissés ou tricotés, « enveloppes » produites par l'activité de ses mains habiles. L'accès au tissage langagier qu'est l'écriture lui reste difficile : ainsi la *Correspondance* met-elle en rapport deux femmes dont l'une est du côté du tissage (et du tricot) et l'autre du côté du texte : quand à Vienne, Anna tricote et tisse, à Gottingen, Lou analyse et écrit. Entre elles, circulent des vêtements et des textes (des denrées alimentaires aussi, d'Anna à Lou). Le symbolisme sexuel de l'assemblage, entrelacement du même et de l'autre pour produire une étoffe, un tissu, à l'origine un manteau qui peut abriter en Grèce les rapports sexuels⁷, est ici aussi à l'œuvre : les tissus, dont la couleur et la texture font l'objet d'échanges à la fois enjoués et sérieux entre les deux amies, sont destinés à Lou, participent de son élégance, Lou, la seule peut-être des deux qui ait un corps de femme à vêtir. Dans ce registre encore, Anna reste dans un en-deçà de la métaphore proposée par Lou.

Lou, cependant, relance les efforts d'Anna vers l'écriture romanesque : le laborieux personnage esquissé par Anna lui paraît une manière pour elle « d'en finir avec la résignation » (51L) ; elle l'encourage à entrer dans la nécessité de l'écriture : « plie-toi donc à cette dictée imprévisible ». Mais la fluidité à partir des processus primaires que requiert l'écriture n'est pas accessible à Anna, pas plus que ces moments où « nous nous arrachons à notre moi personnel » (104L) dans une expérience d'abandon du moi. Contre le morne et le terne du quotidien dont se plaint Anna, Lou tente de faire passer l'idée du plaisir de la vie lié à son éphémère et en tire une « invitation à vivre en plénitude » (99L). Contre la permanence du moi et des choses à laquelle s'accroche Anna Freud — on ne peut qu'évoquer *Le moi et les mécanismes de défense*⁸ — Lou célèbre l'éphémère, le changement de la vie qui, comme l'écriture, arrache au moi. Mais les métaphores vitalistes de Lou⁹ ne trouvent aucun écho chez Anna, trop accrochée à la permanence du moi pour entrer dans ce travail de dessaisissement du moi qu'est l'écriture : aucune figure de père écrivain ne vient alors

⁶ J. Scheid, J. Svenbro, *Le métier de Zeus, mythe du tissage et du tissu dans le monde gréco-romain*, Paris, Éditions Errance, 2003.

⁷ J. Scheid, étudiant les mythes gréco-latins du tissage et du tissu et leurs usages métaphoriques, note : « le développement du tissage langagier en pays latin s'est fait en présence constante de la chose écrite. » *op. cit.*, p. 115. Tissu et texte, unis par la voie métaphorique, renvoient à l'assemblage du même et de l'autre, qu'il soit textuel ou sexuel.

⁸ A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, P.U.F., 1982.

⁹ Très fréquentes sous la plume de Lou, et inspirées du post-romantisme, elles viennent qualifier les pensées créatrices : « J'ai toujours l'impression qu'au printemps je les cueille sur les arbres en fleurs et qu'à l'automne ils tombent dans mon giron » (les petits germes de pensée), *op. cit.*, (51L).

l'introduire, par sa texture d'absence, au lieu négatif d'où procède l'écriture. Ce projet de roman, peu soutenu par Freud du reste, sera vite abandonné : il témoignait de l'offre identificatoire généreuse de Lou envers Anna.

Si elle n'a pas de vrai désir de devenir écrivain, Anna Freud compte bien sur l'appui de Lou pour son devenir analyste : « Tu sais que je suis incapable de penser seule. » (9A). Elles ont donc longuement travaillé ensemble à l'élaboration de ce texte présenté lors d'une séance du mercredi à la Société de Vienne, le 31 mai 1922. Anna a choisi la forme du témoignage indirect, présentant son propre cas comme celui d'une jeune analysante ; elle lui donne le statut d'une « petite illustration » du texte de Freud « On bat un enfant », écrit en 1919, soit au moment de la première analyse d'Anna. Quel rapport entre les deux textes ? L'exposé d'Anna se présente comme une application du schéma conceptuel élaboré par Freud pour expliquer les fantasmes, mais il est probable que le matériel à partir duquel Freud a travaillé incluait celui apporté par l'analyse d'Anna. Freud lui fournissait donc le cadre conceptuel, mais au prix d'un dessaisissement de son matériel propre.

Quel est alors, dans cet exposé, l'apport spécifique d'Anna ? Il s'agit de construire le lien entre le niveau du fantasme de fustigation analysé par Freud et l'activité fantasmatique, les rêveries diurnes envahissantes, ce qu'elle nomme dans la *Correspondance* « les belles histoires » : une activité fantasmatique étendue — ramifiée en sagas, en épisodes — formations dont Anna Freud va tenter de montrer qu'elles ne sont que des « constructions sur la base du fantasme masochiste d'être battue », une sorte de superstructure du fantasme masochiste de base, lien que dénie la rêveuse. Elle nous donne ainsi accès à son propre « mythe individuel du névrosé », avec ses variantes et ramifications. Cependant sous l'apparente exubérance des rêveries se révèle une monotonie profonde, qui est l'essence même du fantasme sous-jacent : une homologie structurale entre les deux types de productions fantasmatiques est ainsi mise à jour. Homologie de structure qui invite à rechercher une corrélation entre les deux types de productions fantasmatiques : les « belles histoires » portent une tentative d'irruption — retour du refoulé — du thème des coups. Le substrat peut même réapparaître si le travail d'élaboration est insuffisant : au point culminant d'une rêverie, la situation des coups peut réapparaître, avec la satisfaction sexuelle qui l'accompagne.

Anna Freud reprend ensuite la reconstruction par Freud de la préhistoire du fantasme : il est le substitut d'une scène originelle incestueuse qui, déformée par le refoulement et la régression au stade sadique-anal, vient à être représentée comme une scène de coups. On voit que la rêverie reprend et modifie le fantasme amoureux disparu : elle le retravaille à sa manière. Anna Freud parvient à cette conclusion : « si ce fantasme d'être battu est bien un retour du refoulé — du fantasme de désir incestueux — alors les belles histoires en sont la sublimation. » Dans le fantasme, ce sont les pulsions sexuelles directes qui trouvent leur satisfaction. Dans les belles histoires, ce sont celles que Freud

appelle « inhibées quant au but¹⁰ », le courant primitif de l'amour s'est scindé en courant sensuel refoulé dans le fantasme — en courant tendre sublimé dans la rêverie.

Cet exposé, dans sa théorisation comme dans sa forme, claire et démonstrative, porte la marque de Freud, sa patte même : Anna dit à Lou combien le texte a été relu et retravaillé en fonction des critiques de Freud. À s'exposer ainsi devant un public averti et à se présenter devant l'institution viennoise en tentant de relier, à partir de son matériel propre, deux niveaux de productions fantasmatiques, Anna ne manque pas de courage. Son texte appelle cependant deux questions. Tout d'abord : le travail d'élaboration analytique a-t-il infléchi le cours de sa vie psychique ? Y a-t-il eu traversée du fantasme ? S'agit-il au second niveau — celui des rêveries — d'une vraie sublimation ? On lit dans la *Correspondance* deux ans après l'exposé, le 25 janvier 1924 : « Mes belles histoires sont à nouveau revenues et pendant des jours ; elles sont revenues en force comme elles ne l'avaient plus fait depuis longtemps [...] je suis impressionnée par la persistance immuable, le pouvoir d'attraction de ce rêve diurne¹¹. » Devant cette persistance, Anna pose à Lou la question d'une reprise éventuelle de son analyse avec elle : « Si j'avais besoin d'un petit supplément d'analyse, tu m'aideras, n'est-ce-pas ? » (59A) Sans réponse. Il est très probable — certains passages de la *Correspondance* le laissent penser — qu'elle tentera de formuler la même demande auprès d'Eitingon, dont elle est proche. Là encore, sans réponse. La persistance du problème mènera à la deuxième analyse d'Anna, conduite par son père (printemps 1924-automne 1925).

Une deuxième question se formule alors : a-t-on affaire à une élaboration et à une écriture sous-tendues par un désir propre ? Dans cet exposé inaugural, décisif pour son devenir analyste, Anna Freud s'inscrit dans la défense et illustration de la théorie freudienne plus qu'elle n'engage son désir propre. Elle dit d'ailleurs à Lou son regret de « n'être pas née plus tôt ». Ainsi, dit-elle, « je n'aurais pas été forcée de n'être qu'un appendice tardif de toi et de papa. » (59 A). Dessaisie par la théorisation freudienne de 1919 d'une part significative de son matériel, Anna se montre déçue de ce que les questions du public à la suite de son exposé aient porté sur le fantasme et non sur les rêveries, qu'elle considère comme son apport propre. Seul Bernfeld, un proche qui partage sa démarche pédagogique, manifestera de l'intérêt pour les rêveries.

Elle a donc illustré la théorie du père : ce faisant, ne s'est-elle pas engagée dans un travail au niveau du moi qui sera plus tard solidaire d'un certain idéal de maîtrise¹² ? Par ailleurs, à mettre en regard le texte de

¹⁰ A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, op. cit. , p. 71-72.

¹¹ (152A).

¹² Plus de dix ans plus tard, le 6 décembre 1934 (395A), Anna fait part à Lou de son engagement dans l'écriture de ce qui sera *Le moi et les mécanismes de défense* : « Quelque chose s'est libéré en moi en sorte que je peux commencer à écrire. Je veux achever pour Noël

l'intervention d'Anna et les lettres à Lou, on ne peut qu'être frappé par la différence de style : opposition certes de l'officiel et de l'intime, mais aussi différence dans la position d'énonciation. Dans sa communication, Anna parle dans la certitude de la vérité freudienne sans que le texte freudien en surplomb éveille en retour une créativité propre. Elle s'appuie sur la force des énoncés paternels et les applique : le style est d'ailleurs d'une clarté toute freudienne, ainsi que la rhétorique d'exposition : on croirait lire du Freud. Sur la scène de l'intime, au contraire, Anna écrit avec toutes les incertitudes, toutes les maladresses de son style propre : elle dit la persistance des « belles histoires », leur « insistance inconvenante » (17A). Même si l'exposé d'Anna est un succès, salué par Lou et par Freud — Lou devient à cette occasion, et bien que n'ayant pas fait elle-même d'exposé, membre de la société viennoise en même temps qu'Anna — il est cependant marqué de l'ombre d'un échec : Anna n'est pas en position d'élaboration créatrice, de sujet de l'énonciation, et cela nous paraît marquer, au niveau de l'accès féminin à l'écriture, une étape dans cet échec de la transmission du féminin que relate la correspondance.

Du reste, au niveau de la réception du texte freudien, Anna montre, dans les années où se joue son devenir analyste (1921-1925), une difficulté à lire, resituer, comprendre les enjeux théoriques des textes que publie Freud : c'est le cas pour *Le moi et le ça* dont elle s'entretient avec Lou en 1922 : « Même s'agissant du dernier travail de papa, je n'arrive à rien lorsque je lis seule : il nous faudrait le lire ensemble » (59A). Lou, qui attend fébrilement l'article, fait, elle, le lien avec l'*Au-delà*. Cette position de Lou, dans l'attente constante des « dernières formulations » de Freud, est emblématique de la manière dont les élèves les plus proches de Freud sont reliés à lui par ses textes : comme en témoignent les *Minutes* de Vienne, la Société du mercredi (1902-1910) s'est constituée dans l'après-coup de la *Traumdeutung*, texte fondateur toujours en surplomb, suscitant en ses marges le commentaire¹³. Les effets d'incitation à écrire en retour sont ici perceptibles dans la réception de Lou Salomé, pointant la dimension de rassemblement textuel du premier cercle freudien. Des textes propres de Freud s'en engendrent d'autres, dans le droit fil de l'écriture freudienne : le premier cercle permet que l'efficace du texte opère, qu'il soit lu et entouré de textes seconds et centrés, dans le droit fil du questionnement fondateur. Il y a donc une dimension textuelle du lien communautaire entre les premiers analystes.

mon premier travail sérieux sur les mécanismes de défense, en vérité une sorte de psychologie du moi. » Anna entre donc dans l'écriture... sans lâcher le moi, noyau de sa théorisation.

¹³ La *Traumdeutung* est à coup sûr le texte fondateur, celui qui amène à Freud ses premiers élèves et autour duquel s'assemble le premier cercle. Mais, à lire les *Minutes*, on note aussi le rôle de substrat théorique joué par la première édition des *Trois essais* en 1905.

Venons en maintenant à la figure du père écrivant qui se construit au fil de cette correspondance. Les circonstances de l'activité écrivante de Freud sont, dans cette correspondance, l'objet de multiples évocations : on y apprend que Freud écrit à Vienne dans son bureau, mais aussi en villégiature, dans l'éveil d'un « parc printanier¹⁴ » ; on reconstitue l'horaire, on en note le rythme : interruptions par la maladie, reprises, « éruptions¹⁵ » créatrices, moments féconds. Comme si Lou demandait à Anna de lui donner, avec ces détails, les moyens de se représenter, de se présentifier sur fond d'absence cette activité de Freud qui lui importe au plus haut point : lorsqu'elle dit à Freud qu'elle voudrait « voir, un instant seulement, cette figure de père qui domine ma vie¹⁶ », n'est-ce pas le surplomb de la figure scripturaire du père qu'elle invoque, en rappelant que sa texture est consubstantielle à l'absence ? Par ailleurs, particulièrement frappante est l'imbrication, montrée ici au quotidien, du travail de l'écriture et de celui de la maladie¹⁷, comme si la transmission du texte tissait une temporalité propre et qui faisait pièce à la mort. Notons au passage que la temporalité du texte, lu, commenté, transmis, s'inscrit dans une tout autre dimension que celle de l'institution, autre versant de la transmission. À la chronologie du temps institutionnel, temps social et historique, on pourrait opposer le temps long du texte, temps du commentaire et de l'interprétation, ouvert à d'autres écritures, à des formulations fécondes, aux écarts novateurs : la transmission repose alors sur la mise en résonance du corpus freudien dans d'autres textes, d'autres écritures dans ses marges¹⁸.

Si l'on met en rapport cette correspondance avec celle que parallèlement, en ces mêmes années, entretiennent Lou et Freud, il apparaît que Lou s'ordonne, au sens strict, par rapport à une figure du père écrivant. Dans l'enfance de Lou Salomé se dessinait une solide figure de père : fille d'un père très aimant, elle grandit entourée de cinq frères ; la présence protectrice ne lui a donc pas manqué, ni le point d'étayage de son devenir féminin. Dans l'échange entre Lou et Freud, on ne peut qu'être frappé par la qualité de l'adresse. À partir

¹⁴ « Anna m'a confié dans sa dernière lettre : “Papa écrit” — peut-être les deux essais sur les typisations et la sexualité féminine trouveront-ils une suite dans le parc printanier [...] je les lis et relis en savourant silencieusement chaque mot. », Lettre de Lou à Freud, 4 mai 1932, *op. cit.*, p. 243

¹⁵ C'est dans la correspondance avec Lou que Freud évoque ainsi le surgissement de l'activité écrivante, par une expression dont Lou souligne aussitôt le sens sexuel.

¹⁶ Cette figure de père est forgée *in absentia* et dans la distance consubstantielle à l'absence : « Que ne puis-je vous voir en face, pendant dix minutes — voir la « figure de père » qui domine ma vie ? » Lou à Freud, 16 mai 1935, lors de leur échange sur le *Moïse* auquel il l'a « appelée à prendre part », *op. cit.* p. 255.

¹⁷ Lou évoque « le fait que vous êtes malade, le prodigieux dérangement qui en résulte, ce double processus du travail intérieur et constant et de la contrariété causée par le corps... » Lettre de Lou à Freud, le 4 mai 1932, *op. cit.* p. 243.

¹⁸ Lou à Freud : « Vous laissez de la marge autour de vos travaux...vous considérez comme désirable qu'on tire parti de cette marge.. »

de 1913 — date de son séjour à Vienne et de sa participation aux réunions du mercredi, relatés dans le *Journal d'une année, 1912-13*, qui porte en sous-titre : « À l'école de Freud » — les textes de Freud, livres et articles, particulièrement les textes métapsychologiques de 1915 et finalement le *Moïse*, avant sa parution, dès 1935¹⁹, sont « adressés » à Lou, qui les lit et en donne une interprétation en retour. Quand Lou assiste en 1913 — seule femme du cercle freudien, si l'on excepte Hermine Hug-Helmut, qui n'occupe pas la même position — aux réunions de la Société du mercredi, elle y occupe une place particulière, qu'évoquera Freud dans le court éloge qu'il rédigera à sa mort²⁰ : sa collaboration, sa participation au combat analytique, il les a considérées comme « une nouvelle garantie de la véracité de la théorie analytique ». L'hommage est loin d'être conventionnel, et il faut donner ici tout son poids à la question de la garantie, qui se fonde sur l'hétérogène et le féminin.

Dans leur échange épistolaire, Freud attribue à Lou la place de juge — au féminin : *Richterin* — et de tiers par rapport aux textes qu'il lui adresse. Sollicitant de Lou une critique, Freud souligne qu'une telle demande est rare de sa part parce qu'il résout ordinairement le problème, dit-il, « en écrivant pour moi-même comme représentant l'unique instance et en m'abstrayant le plus possible d'un tribunal dont je devrais obtenir la faveur [...] Mais tout au fond de moi s'agite quand même le besoin de savoir comment l'ensemble peut être envisagé par une tierce personne — un juge homme ou femme — et j'avoue que je vous avais assigné ce rôle.²¹ » Freud met donc Lou en position d'instance tierce. De même quand il parle devant la société viennoise, dans l'hiver 1913, il fait de Lou le « point de fixation » de son discours et son absence le conduit à parler de manière incertaine. Il faut alors déplier la qualité de cette adresse. C'est à l'autre féminin que Freud adresse son discours et plus tard ses œuvres ; c'est à ce titre qu'elle deviendra la garantie de la fondation psychanalytique. Il n'y a de garantie, donc pouvant constituer une instance tierce, que procédant de l'altérité reconnue. L'adresse de Freud à Lou, « chère et indestructible amie

¹⁹ En particulier, lettre de Freud à Lou du 6 janvier 1935, *op. cit.* p. 253.

²⁰ Une traduction française de cet éloge figure dans la Correspondance Freud-Lou, *op. cit.*, p. 458. On le trouve également dans la *Standard Edition*, vol XXIII, p. 297. Ce texte a été écrit par Freud en 1937, soit deux ans avant sa mort ; il se trouve encadré dans la *Standard Edition* par deux textes sur l'antisémitisme (« A comment on antisemitism » (1938, *ibidem*, p. 291-293) et « Antisemitism in England » (1938, *ibidem*, p. 301), et paraît tout aussi codé que ces derniers peuvent l'être en des temps troublés. Construits à partir de la même problématique, ils s'inscrivent tous trois dans le droit fil du *Moïse* : de même que Freud semble chercher dans le non juif la garantie contre l'antisémitisme, de même il place en l'autre féminin la garantie de son avancée. La garantie est de l'ordre de l'altérité, du côté de l'*heteros*. L'analyse de la problématique qui sous-tend ces trois textes — les derniers que Freud ait écrits — serait l'objet d'un autre travail.

²¹ *Correspondance Freud-Lou Andreas Salomé*, p. 25.

(*unverwüstliche*, littéralement « indésertifiable²² », de *die Wüste*, le désert) souligne que l'indestructible de l'amie lui vient de l'assise de la féminité : ainsi garantit-elle la transmissibilité et la durée du texte écrit — elle, Lou, la tenante du texte, si éloignée de l'institution.

Au double niveau de l'adresse et de la garantie, on trouve Lou, dans son rôle de « compreneuse » (« *Versteherin* par excellence²³ ») et d' « indestructible amie » : c'est à ce titre qu'elle soutient la tension freudienne vers la formulation du concept, le *phantasieren* théorique et qu'elle en suit les remaniements (« votre capacité de vous libérer de vos dernières formulations »). Le « point de fixation » est ainsi le rayonnement de l'autre qui éclaire le frayage spéculatif : il n'est fixe qu'à concentrer l'altérité radicale. Ainsi reçu, le texte devient indestructible : la garantie fonde la transmissibilité du texte.

Lou savait se faire le point d'appui du désir du texte, accueillant les élaborations à l'état naissant et écrivant en retour. En tant que « compreneuse », elle se tient à la hauteur de l'avancée spéculative freudienne, celle du narcissisme ou celle du *Moïse*, à laquelle elle est appelée à « prendre part ». Comme Freud le souligne souvent²⁴, Lou pense et travaille autrement que lui, mais sa réceptivité lui ouvre un accès à l'écriture analytique, qui lui vient en contre-don²⁵ : acceptant le don du père écrivain, elle écrit en retour. Ainsi a-t-elle par le passé ordonné sa propre écriture par rapport aux figures de Nietzsche et de Rilke. Position féminine particulière, qui constitue pour une femme l'une des voies de l'accès à l'écriture ; position inaccessible pour Anna qui n'a pas pu construire avec le père-analyste la distance nécessaire pour métaphoriser l'absence, opérer l'évidement de la jouissance²⁶, la séparation du désir et de la jouissance que suppose, en son efficace, la figure scripturaire du père. Il lui aura manqué une certaine qualité d'absence pour se servir du père comme opérateur

²² Lettre du 11 mai 1927, *op. cit.* p. 206. On lira sur ce point J. Altounian, *L'écriture de Freud – traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, 2003, p.186.

²³ Lettre du 25 mai 1916, *op. cit.* p. 59.

²⁴ Lettre du 9 mai 1931, *op. cit.* p. 238 : Freud souligne le caractère « exquisément féminin (*exquisit fraulich*) » du travail intellectuel de Lou. « Là où agacé par l'éternelle ambivalence, je préférerais tout laisser en désordre, vous intervenez, classez, mettez de l'ordre et démontrez que de cette manière, cela peut être agréable aussi. » Dans la lettre du 10 juillet 1931, Freud revient sur l'opposition qui lui est chère entre sa propre démarche, purement analytique, et le sens de la synthèse propre à Lou, « l'authentique synthèse », celle qui a « le pouvoir de retransformer en un organisme vivant l'amas de nerfs, de muscles... en quoi le bistouri analytique a transformé le corps. » *op. cit.* p.241.

²⁵ Le thème du don et du contre-don est présent sous la plume de Freud : « Pour vos remarques sur l'enfant battu, comme toujours, mille mercis. Vous donnez toujours plus que vous ne recevez. », Lettre de Freud à Lou du 2 août 1920, *op. cit.* p. 133. Ou encore : « Vous payez de retour bien plus que vous n'avez reçu. », Lettre de Freud du 21 mars 1916, *op. cit.* p. 51.

²⁶ L'évidement de la jouissance paraît signer la traversée du fantasme — inachevée dans le cas d'Anna Freud. Ici se dessine peut être le lien le plus profond entre l'inachèvement de l'analyse d'Anna et la non séparation dans la figure du père du désir et de la jouissance.

logique, fonction zéro. Une femme qui écrit se trouve comme cadrée par un père dématérialisé, comme suspendue au don du père, qui lui ouvre le pays d'écriture dont il vient. Elle écrit de cet accès que lui ménage le père mort à la place qu'il occupe comme absent. À cette texture d'absence qui fonde la fonction textuelle du père écrivain, le père-analyste fait comme écran²⁷. Lou, au contraire, est introduite à penser la texture négative du père, inscrite en creux dans la figure visible, et qui se fait support de l'écriture féminine. Elle a, d'une certaine manière, constitué par sa réception le texte de l'Autre et en assure, par son écriture propre, la permanence. D'où l'importance de la circulation de textes, de flux d'écritures entre Freud et Lou. Un tel mouvement contribue à la fabrique textuelle du père. La « scène scripturaire » — construite dans la *Correspondance* à partir des évocations de la figure du père écrivain et de la circulation des textes — métaphorise l'appartenance du père à la dimension de l'écrit. Cette fabrique textuelle du père s'éclaire à partir du *Moïse* de Freud, qui révèle les opérations négatives à l'œuvre dans la logique textuelle. La figure du père écrivain renvoie à la figure du père mort, qui en fonde la dimension symbolique. La lecture du *Moïse*, dont Freud présente la thèse à Lou Salomé²⁸, introduit bien à « une forme de père qui ne surgit que du résultat d'opérations textuelles et qui ne peut que subsister que comme texte²⁹ ».

Par ailleurs, si par rapport au père scripturaire, dans la présence-absence du symbolique, Lou Salomé peut écrire en retour, n'est-ce pas aussi qu'elle a su, par son cheminement propre, se dépendre du moi pour se plier à « la dictée imprévisible » ? Son élaboration sur le narcissisme en porte témoignage. À l'opposé, Anna reste cramponnée aux certitudes du moi : tenante de la permanence des choses, c'est du côté de l'institué qu'elle cherchera la garantie.

Ainsi, à partir de positions subjectives différentes, de versions différentes du père, vient s'éclairer la position différente des deux épistolaires à l'égard de l'institution. À la liberté, l'indépendance de Lou, s'oppose l'investissement croissant et contraint d'Anna dans les tâches institutionnelles et politiques. Lou s'est toujours tenue à l'écart — tant à Vienne en 1913 où, assistant aux soirées du mercredi, elle ne prit jamais part à la discussion, qu'à Berlin, où elle travaille comme analyste à la Policlinique, fréquentant Abraham et logeant chez Eitingon. Il semble que Freud ait apprécié cette indépendance et la liberté de ton qui en résulte. Anna, fille du fondateur, multiplie les positions institutionnelles : elle est membre de la société viennoise, de l'Institut didactique de Vienne, de l'IPA et, après la défection de Rank, du Comité. Elle se plaint

²⁷ Parlant à Lou de sa seconde analyse avec son père, Anna évoque le climat d'étrangeté causé par l'absence de tiers : « nos séances d'analyse du soir sont quelque chose de très étrange à cause précisément de l'absence du tiers utile au transfert, qui sert à rejouer et à liquider les conflits. Le travail n'en avance pas moins [...] » (174A) (1 juin 1924).

²⁸ Lettre de Freud à Lou, 6 janvier 1935, *op. cit.* p. 252-254.

²⁹ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2002, p. 29.

d'ailleurs parfois de la difficulté des ces tâches, qu'elle associe au masculin³⁰. La garantie invoquée est bien là celle de l'institué : la fondation freudienne est vue au prisme de l'inscription sociale de la psychanalyse, non du côté de ce que G. Steiner nomme « la mobilité transcendante du texte³¹ ». Steiner, reprenant le mot de Heine « *das aufgeschriebne Vaterland* », en propose à la fois une traduction et un commentaire : il s'agit de la terre de ses pères parce que, dans sa forme judaïque, le patrimoine est l'écriture. Pour Lou Salomé tout autant, le lieu du père est l'écriture, la patrie a consistance textuelle³². Là fait retour l'opposition de l'immanence, de l'architecture immobile du Temple, de la construction politique de l'institué dont Anna est la tenante à la « mobilité transcendante du texte », accordée au désir de Lou.

Permanence de l'institué ou désir du texte, les deux versants de la fondation freudienne, éclairés par cette correspondance, répondent chacun à une nécessité fondatrice. Lou sait d'ailleurs que la voie du *Phantasieren* théorique, qu'elle a soutenue et garantie, n'aurait pas suffi à fonder l'édifice : « La Cause exigeait le renoncement à la solitude du chercheur », écrit-elle à Freud. Pour fonder la psychanalyse, il fallait faire droit à « l'obligation de l'emporter de haute lutte par la contrainte, sinon par la violence, et cela outre et à côté du travail créateur proprement dit³³ ».

Notre lecture nous a conduite à privilégier cette dimension du père écrivain d'où s'origine l'écriture pour Lou : s'en trouve éclairée la dimension fondatrice du texte freudien, corpus autour duquel s'opère le rassemblement du premier cercle. S'indique aussi ce qui peut faire pour une femme accès à l'écriture : la figure d'un père évidée de jouissance, qui, éveillant en retour son propre désir du texte, lui donne accès à « ce rien dont il vient comme nom³⁴ ».

³⁰ 264A, 4 décembre 1925 : « Je sens désormais [...] les difficultés quand on réclame de moi ce qui est en fait une affaire d'hommes : la Société, l'Institut didactique, les négociations, les situations compliquées [...] J'aimerais tant une fois dans ma vie avoir le droit d'être comme ta Mathilde (personnage de *l'Amante*, nouvelle de Lou, inspirée peut être par Mathilde, la sœur d'Anna) [...] un être de danse et de don. »

³¹ G. Steiner, *De la Bible à Kafka*, Paris, Hachette, 2003, p. 201.

³² Lou Andreas-Salomé, après avoir quitté sa Russie natale, est devenue l'une des figures emblématiques du cosmopolitisme littéraire : voir C. Frangne, « Lou Andreas-Salomé : du cosmopolitisme comme métaphore », *Tumultes*, Kimé, n° 24, 2005).

³³ Lettre de Lou à Freud, 4 mai 1932, *op. cit.* p. 76-77.

³⁴ C. Millot, *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard, 2001, p. 147.